

Aldo Finzi

Le silence de l'Histoire

Exécutions, publications et enregistrements soulèvent le voile tombé sur l'œuvre et la figure du compositeur juif, pourchassé et oublié

Peu de faits, quelques dates et un cas.

En 1998, l'éditrice Suvini Zerboni imprimait la *Sonate pour violon et piano* d'Aldo Finzi, composée en 1919.

En 2001, le Quartetto Bartók, l'un des plus cotés en Europe, emportait en tournée, avec les pages du grand maître hongrois, le *Quartetto per archi* d'Aldo Finzi : parmi les villes, Milan, Rome, Chiasso. En 2002, la Bel Air Music de Monaco incluait, avec Šostakovič et Dvořák, des poèmes symphoniques de Finzi dans quelques cd enregistrés par l'Orchestre Philharmonique de Moscou et par l'Orchestre National Russe dirigés par Dmitri Yablonsky.

En 2003, l'Orchestre National Ukrainien, dirigé par Nicola Giuliani, exécutait à Kiev *L'infinito*, poème symphonique, le *Salmo per coro e orchestra* et les *Inni alla notte* qu'il aurait répliqués à Milan, à Lugano, à Foggia...

C'est un bref extrait d'événements, sur un total de plus d'une centaine, dans des dimensions diverses, parmi les concerts, les conférences, les leçons universitaires, les publications, les enregistrements, à partir de 1996, quand Gian Paolo Sanzogno, avec l'orchestre Symphonique Verdi et les Chœurs Civiques, dirigea, dans la Grande Salle du Conservatoire de Milan, la « première » posthume du *Psaume*, et le nom de Finzi refit soudain surface, pour y rester, même si dans la parcimonie inévitable lors de réhabilitations de noms désormais inconnus.

Ce nom avait été fait disparaître en 1937 par les lois raciales fascistes pas encore promulguées mais qui avançaient déjà en rampant. Il faudrait plutôt se demander comment il se fait que ce silence ait duré beaucoup plus longtemps que ces lois catastrophiques mais malheureusement dégluties par le soi-disant « consentement ».

Mais à ce point, on glisse vers d'autres silences ou pire, aussi vers ce que Gianandrea Gavazzeni appelait « terrorisme culturel » et vers l'idiotie du « politiquement correct » appliqué à la production artistique ; Il y a même eu celui qui critiquait les auteurs (les grands), les déclarant « nuisibles ». Revenons à Finzi, ce qui signifie, par exemple, retourner à la Milan des années vingt, celle de Toscanini, des concerts du Théâtre du Peuple dans le hangar ex Brown Boveri, du Quartetto Poltronieri ; à la Rome de l'Augusteo, à la Florence de l'Orchestra Stabile, à peine fondée par Gui et matrice du Maggio.

C'est ce monde qui met au programme le Finzi de chambre (*Sonata per violino, Quartetto*) et le Finzi symphonique (*L'infinito, Inni alla notte, Cirano de Bergerac*), avec Ricordi qui publie la partition de *L'infinito* (Finzi avait vingt-six ans, il était né à Milan le 4 février 1897 et avait obtenu son diplôme de compositeur au Conservatoire de Rome).

C'était le monde qui essayait d'être européen et de se séparer de la frange des consommateurs d'opéras, sans s'apercevoir que des aspects européens et avancés existaient dans ce milieu (il aurait suffi d'un Puccini), alors qu'une dichotomie semblait se former à l'intérieur de la soi-disant génération des Quatre-vingt, et qu'au contraire, en vérité, la situation était plus marbrée que l'opposition de Casella et de Malipiero à Respighi et Pizzetti, à leur tour bien différents. Des jeunes de l'une et l'autre tendance émergeaient autour d'eux : de Castelnuovo-Tedesco à De Sabata, Ghedini et, justement, Aldo Finzi.

Nous rencontrons ici un compositeur attiré par la luxuriante richesse symphonique analogue à Respighi et qui trouve pourtant dans les compositions lyriques et dans de brèves pages le chemin

pour se faire écouter et s'imprimer dans la mémoire, comme dans la *Pavana* – pas du tout du Ravel – qui plait tellement aujourd'hui autant dans la version originale pour piano que dans les transcriptions ; elle est actuellement au répertoire des Solisti Veneti de Claudio Scimone. C'est presque le négatif non seulement des poèmes symphoniques mais aussi des âpres intensités de la *Sonata* et du *quartetto*.

Ce qui a contribué à former une vision européenne en Aldo Finzi, non seulement en ce qui concerne la musique, c'est une autre dimension de ses intérêts. Devenu avocat, il avait initié une activité professionnelle dans ce domaine et avait séjourné souvent à l'étranger pour des consultations, des recherches et tout ce qui appartient à un exercice très sérieux et qualifié de la profession.

C'était le même engagement que Finzi s'imposait en sa qualité de musicien, comme nous le voyons dans l'écriture, aussi bien de ses œuvres pour piano que dans la musique de chambre et la musique symphonique. Cela nous ferait penser à Borodine chimiste et compositeur, si le côté généreusement irrégulier du russe n'était pas si éloigné de l'exactitude personnelle de Finzi. En cette période de persécution antisémite et d'incognito, il gardait ses documents personnels authentiques dans sa poche « *pour ne pas commettre de délits* ».

Par les expériences et les connaissances faites en Allemagne (il rencontra entre autres Richard Strauss), il s'enrichit au niveau de la culture et de sa profession musicale.

Dans le monde germanique (voir Novalis, *Inni alla notte*), il séjourna à Bonn, Berlin, Zurich, à Prague ainsi qu'à Budapest. Ici, le directeur en charge de l'Opéra était Sergio Failoni ; les deux musiciens s'échangèrent leurs thèmes et leurs pensées : Failoni dirigera à Milan (théâtre du Peuple) *Il chiosstro* (Le cloître) de Finzi, pour voix féminines et orchestre. Failoni apporta ensuite au Maggio Fiorentino les ensembles hongrois, avec entre autre *Le château de Barbe-Bleue* de Bartók (comme on peut le voir, encore une fois, *tout se tient*).

Le monde français ne pouvait pas manquer et bien sûr, Paris. Là, le théâtre et la poésie de Maeterlinck avaient été pendant longtemps un pôle d'attraction ; il suffit de prononcer les noms de Fauré, Humperdinck, Liadov, Sibelius, Schönberg et Webern, et aussi Finzi avec une *Voix de Sélisette* se rappelant à *Ariane et Barbe-bleu*. Ce sont des veines souvent communicantes, même si cela n'est pas toujours évident ; Finzi s'y insérait.

A Paris, il y avait encore un autre point de référence magnétique, Nadia Boulanger, alors élève de Fauré et ensuite professeur de haut rang pour les musiciens de presque tout le globe, pour les compositeurs et les chefs d'orchestre (Copland, Markevitch, Skrowaczewsky, Françaix, Roy Harris, Piston) ; sa soeur Lili, attirée par Maeterlinck, étudia elle aussi avec elle et parvint dans sa vie trop brève à gagner le « Prix de Rome » en 1913.

En Finzi, l'affinité avec la musique française est très évidente, tempérée par des ferments différents, ceux qui par la suite seraient émergés dans le *Salmo* (Psaume) de 1945, pas très éloigné du climat de Petrassi, et dans les âpretés de la *Sonata* et du *Quartetto*.

Durant le lent retour de ces dernières années, il y a les demandes de « bis » pour la *Pavana* et aussi, l'amour à première vue pour la partition somptueuse et pourtant insinuante de l'*Infinito* dans le reflet d'une *sixte ajoutée* ; le lien inattendu et l'exécution à Kiev sont nés d'une rencontre fortuite de cette page parce que insérée entre Respighi et Mahler pour les « Amis de la Musique » de Sondalo, des organisateurs presque incroyables pour une vallée et une province où n'existent ni salles ni orchestres.

Après l'*Infinito*, le *Salmo* a fasciné lui aussi ; Vingt ans ont passé, le dix-neuvième italien a trouvé d'autres voies : voici un Finzi chez qui le cœur construit des bases et s'élance vers les hauteurs.

C'est le testament du musicien mais aussi de l'homme qui voulait rendre grâce pour avoir eu la vie sauve ; il avait dû se cacher pendant des années : puis il avait été arrêté par nos propres SS, heureusement corruptibles et fut donc relâché. Le 7 février 1945, à quelques jours seulement de la paix, le cœur céda.

Quelques pages du *Salmo* sont restées inachevées, c'est Gian Paolo Sanzogno, apôtre de la renaissance de Finzi et très fin transcripteur de la *Pavana* et d'œuvres lyriques vocales, qui aurait pourvu à les parachever.

La manière vile qui fut cogitée pour réduire Aldo Finzi au silence fait venir le frisson : le concours ouvert par La Scala en 1937 pour une œuvre nouvelle fut supprimé afin de ne pas lui attribuer le prix, à lui auteur juif, vainqueur in pectore avec la *Serenata al vento*, jamais encore exécutée. Mais ce n'est pas, dans le destin de ce musicien, le seul côté grotesque et presque railleur : être, aussi, l'homonyme, nom et prénom, d'un gros bonnet fasciste.